

Delphine Gosset

SUR LA ROUTE DE NOSY KOMBA

Illustrations de Mélanie Rebolj



lucca
éditions

Pour mes filles, Emma et Suzanne.

Chapitre 1

Portraits de famille

Elizabeth rentra dans le parc et referma soigneusement la clôture derrière elle. En entendant ce bruit, quelques-unes des petites boules de poils qui roupillaient tranquillement, collées les unes aux autres, dressèrent une oreille curieuse. Un museau émergea nonchalamment de la masse, ponctuant l'arrivée de la jeune femme d'un vague grognement. Ayant ainsi signalé une présence amie, la tête replongea *illico* dans la fourrure pour reformer une sphère rousse et touffue. Seul Pierre ne dormait pas. Assis bien droit, les bras grands ouverts, il prenait nonchalamment le soleil, indifférent aux températures glaciales. Il se contenta de tourner brièvement la tête vers la jeune fille à son arrivée, avant de plisser à nouveau les yeux, somnolent.

Elizabeth frissonna. Elle avait enfilé trois pulls sous son manteau, mis une écharpe et un bonnet avant de sortir et, malgré tout, elle ressentait nettement la morsure de la bise. Elle se demanda comment elle allait bien pouvoir rester immobile dans le parc pendant deux heures, surtout si les animaux qu'elle était censée observer continuaient à dormir. Elle pria pour qu'ils se décident rapidement

à partir en vadrouille : marcher lui permettrait de se réchauffer. Jamais elle ne se serait permis de les réveiller. Elle avait mis tellement longtemps à les habituer à être complètement indifférents à sa présence ! Pourtant, à ce moment précis, elle aurait tout donné pour qu'ils se remuent un peu... ses orteils commençaient à geler.

Elle regarda Pierre. Il avait toujours l'air de se croire à la plage, confortablement installé sur sa branche, sa fourrure noire ébouriffée se détachant sur le bleu du ciel, les yeux mi-clos : le prototype du lémurien épanoui. Comment un animal programmé pour vivre sous des climats tropicaux pouvait-il supporter un froid pareil ? Mystère. Elizabeth avait beau étudier ces animaux depuis cinq ans, ils n'en finiraient jamais de la surprendre. Le reste du groupe, toujours massé en boule, s'agita brusquement, émettant une série de « honhonhon » énervés. Le mouvement aboutit à un nouveau réagencement des corps lovés les uns contre les autres. Le petit Victor occupait la place du milieu, bien protégé par la chaleur corporelle de ses congénères.



Marcel se mit à peigner vigoureusement le cou de sa voisine Véronique à l'aide de ses longues incisives. Celle-ci se laissa faire avec un air d'abandon satisfait.



Elizabeth nota sur sa feuille d'observation l'heure précise de cette séquence de toilettage, signe que ledit Marcel et ladite Véronique entretenaient des relations socialement positives... et plus si affinités. La saison des amours n'allait pas tarder à commencer. Le fait que Pierre se tienne à l'écart du groupe en était la preuve. D'ici peu, il serait exclu pour quelques semaines. Tous, jeunes et vieux, allaient se liguier contre lui. Hors de question qu'il soit présent pendant les deux jours de fertilité des femelles.

Pourquoi lui? Elizabeth aurait bien aimé le savoir. Chaque année, ce mâle doux et pacifique tenait le rôle du bouc émissaire, devenant la cible de toutes les agressions et même de courses-poursuites effrénées autour du parc. Il semblait s'y être habitué puisqu'il s'éloignait spontanément de la masse chaleureuse de ses congénères. Sans doute un changement imperceptible dans l'odeur des femelles avait-il déjà déclenché l'augmentation des tensions. Elizabeth espérait que Pierre ne serait pas trop blessé cette fois. Elle avait toujours été impressionnée par les estafilades que ces animaux pouvaient s'infliger à cette période de l'année, alors qu'en temps normal leur agressivité se limi-

tait à une baffe par-ci, une baffe par-là, assorties de grognements irrités.

Chronomètre en main, copiant les méthodes des chercheurs en éthologie, elle se tenait prête à noter leurs moindres faits et gestes, mais en l'occurrence, des faits et gestes, il n'y en avait pas beaucoup... Les animaux s'étaient tous assoupis. Elle inspira profondément. Elle aurait bien aimé un peu plus d'action aujourd'hui, mais elle n'avait guère le choix : ces drôles de bêtes, ni diurnes ni nocturnes, dorment aussi bien le jour que la nuit*. Si elle avait voulu être à peu près sûre de les trouver bien réveillées, il aurait fallu qu'elle soit là au crépuscule, ou à l'aube, des heures où elle avait rarement le loisir de venir les observer.

Elle n'avait presque rien noté sur sa feuille et peu d'espoir que les lémuriens sortent de leur sieste, mais quoiqu'il arrive, elle voulait respecter le protocole qu'elle s'était fixé : encore quarante-cinq minutes d'observation. Quand elle était petite, son père lui avait toujours expliqué que la rigueur était une qualité essentielle pour un chercheur, et elle tenait absolument à suivre ses préceptes, même en son absence. C'est pourquoi, à partir du moment où elle franchissait le portail du parc, l'adolescente désorganisée qu'elle était devenait quelqu'un d'autre. Une jeune fille concentrée qui relevait scrupuleusement le moindre déplacement, le moindre marquage, le moindre son, la moindre interaction...

* On parle de rythme cathéméral.

Cette activité lui offrait un moment de pause dans son quotidien compliqué. Quelque chose qui lui permettait de s'extraire de l'ennui au lycée, de ses relations houleuses avec ses camarades de classe, de sa vie chaotique d'ado sans parents. Là, au milieu des arbres, exposée au soleil et au vent glacé, l'œil rivé sur les boules de poils endormies, elle s'autorisait à rêver. Elle s'imaginait une vie de voyages, passée à observer les animaux. Elle partirait, comme Dian Fossey et Jane Goodall* avant elle. Elle suivrait la trace de son père en Indonésie. Elle irait voir les lémuriens dans leur milieu naturel et ferait le tour de Madagascar, pour en rencontrer toutes les espèces. Elle se rendrait au nord de l'île, dans la minuscule zone d'habitat du lémur noir. Là, elle verrait les cousins de Pierre, Marcel et Véronique s'ébattre librement dans la jungle.

Le groupe commença brusquement à s'agiter. L'enchevêtrement de boules se défit et la troupe partit en file indienne, la queue dressée en point d'interrogation, à la suite de Véronique, la femelle dominante. C'était la plus âgée, la seule qui ne soit pas née en captivité, et la mère de toute une lignée : Valérian, qui était mort, Vassili et Vanessa, qui avaient quitté le groupe, Vénus, Voldemort, Vladimir, et les deux petits derniers, Victor et Vroum, des jumeaux. Elizabeth les avait baptisés en les dotant de la même initiale que leur mère,

* Célèbres primatologues. Dian Fossey (1932-1985) a étudié les gorilles au Rwanda. Jane Goodall est née en 1934 et est encore en vie. Elle est connue pour ses travaux sur les chimpanzés.

selon une règle bien pratique pour les primatologues. Ainsi, on savait d'après leurs prénoms que Marcel, Marnus et Morcilla étaient parents, tout comme Pierre et Pénélope. Tenant d'une main son chronomètre calé sur son bloc-notes, de l'autre son stylo, la jeune fille leur emboîta le pas



tout en prenant des notes. Les animaux marchaient et bondissaient, se répondant l'un l'autre par des « hon » successifs. Véronique s'arrêta pour frotter son arrière-train sur un tronc, renifla l'endroit et le marqua à nouveau. « VE MQ +2 », nota Elizabeth. Marcel approcha Pierre qui s'enfuit. « MA AP PI FU », écrivit-elle sur la ligne du dessous de sa feuille d'observation découpée en tranches de trente secondes. Elle avait élaboré un système efficace de codage pour chacune de leurs actions : DP pour se déplacer, TO pour toiletter, MQ pour marquer, AG pour agresser, FL pour flairer, MG pour manger, DO pour dormir, et ainsi de suite... Véronique s'arrêta pour empoigner une plante, la flaira, la lâcha, en choisit une seconde, s'assit et commença à la déguster. Le reste du groupe se mit alors à fourrager aux alentours. Victor et Vroum jouaient ensemble, bondissant autour de leur mère comme s'ils étaient montés sur ressort. La vieille femelle continuait à mastiquer, incroyablement patiente, même quand sa progéniture confondait le dessus de son crâne avec un trampoline. Elizabeth notait

tout, contente de ce regain d'activité.

Elle s'assit, adossée au grillage du parc. Avec ses trois pulls et son gros manteau, elle donnait l'impression d'être obèse.



Elizabeth était plutôt jolie, même si elle ne partageait pas cet avis. Elle se reprochait un nez trop court, des yeux trop enfoncés, des traits trop durs, des joues trop rondes et, comme beaucoup de filles de son âge, des fesses trop grosses. En réalité, avec son regard d'un bleu très clair, son visage taillé à la serpe et sa cascade de cheveux roux bouclés qui brillaient au soleil, elle était plutôt agréable à regarder.

- PSSST! fit une voix derrière elle.

- C'est toi, Arthuro? demanda-t-elle à voix basse, sans se retourner, pour ne pas perdre du regard les lémuriens.

- Oui, gamine, je viens juste te prévenir qu'on ferme dans une demi-heure, répondit un gros homme barbu et grisonnant.

Elizabeth examina sa montre.

- C'est bon, j'ai presque fini, je ne vais pas tarder.

- D'accord, à tout à l'heure!



L'animalier bedonnant se retira discrètement. C'était lui qui, chaque jour, nourrissait les lémuriens, sa présence aurait eu vite fait de les exciter. Il claudiqua sur le chemin, se retournant une fois pour jeter un regard empreint d'une tendresse

toute paternelle vers la silhouette dodue assise dans le parc. Peu après, sa tenue de travail verte se fondit dans le feuillage.

Vingt minutes plus tard, Elizabeth avait remballé tout son matériel, s'était changée et s'apprêtait à enfourcher son scooter. D'un large signe de la main, elle salua Arthuro, occupé à manœuvrer son tracteur, puis elle attacha son casque et rabattit son grand pull sur son jean pour couvrir son arrière-train avant de démarrer dans un nuage de poussière.

Elle allait encore être en retard. Sa tante devait se faire un sang d'encre. Elizabeth se gara en toute hâte devant une grande bâtisse et aperçut le visage inquiet de la quinquagénaire qui disparaissait derrière les rideaux. Elle était repérée, plus la peine de courir, la vieille devait être soulagée. Elizabeth pesta. Ça commençait à être pénible, voire stressant, de partager sa vie avec une personne aussi flippée, mais tant qu'elle était mineure, elle ne pouvait pas faire autrement.

Elle prit le temps de ranger son scooter sous l'escalier avant de monter les marches. La maison ne manquait pas de cachet, avec l'arrondi en pierres colorées qui ornait chaque fenêtre, ses vitraux et sa toiture en ardoise. Elle était partagée en deux appartements. La tante Bertille occupait la partie de droite, celle avec une petite tourelle qui l'avait toujours fait rêver quand elle était gamine.

Elle entendit le son de la harpe en arrivant sur le

palier et sourit du stratagème maladroit de sa tante pour lui faire croire qu'elle ne l'avait pas attendue. Elle claqua la porte et retira ses baskets dans l'entrée encombrée de chaussures et de manteaux. La musique s'interrompit et Bertille apparut dans l'encadrement de la porte, anxieuse :

– Tu t'es désinfecté les mains ?

– Oui, soupira Elizabeth. J'ai tout bien fait comme il faut et je vais même aller me les relaver, si ça peut te faire plaisir.

Sans attendre de réponse, les mains cachées derrière le dos, elle contourna sa tante dans le couloir étroit et lui plaqua un gros baiser sur la joue avant d'entrer dans la salle de bains. Bertille la suivit, embarrassée :

– Ce n'est pas ce que je voulais dire.

– T'inquiète, tantine, de toute façon, je me les suis salies sur mon scooter, répondit Elizabeth avec un grand sourire, en se séchant consciencieusement avec une serviette.

Elle prit ensuite une lingette désinfectante pour nettoyer le robinet qu'elle avait touché et lut l'approbation dans le regard de sa tante.

– Tes singes, là...

– Tantine, ça fait mille fois que je te dis que c'est pas des singes, mais des prosimiens. (Elle détacha les syllabes :) Pro-si-miens. Ou tu peux dire des primates, si tu veux, c'est plus simple et ça englobe aussi bien les singes que les lémuriens.

– Oui, eh bien, n'empêche que ça donne des maladies mortelles.

Elizabeth leva les yeux au ciel :

– Bien sûr que non...

– C'est toi-même qui me l'as dit.

Pour la centième fois, Elizabeth regretta le jour où elle avait malencontreusement évoqué l'herpès B devant sa tante. Le Centre de primatologie possédait effectivement quelques animaux porteurs sains de cette maladie, qui pouvait déclencher une méningite foudroyante si elle était transmise à l'homme, mais encore fallait-il avoir été mordu, griffé ou en contact avec les fluides corporels des animaux.

– Ce ne sont pas les lémuriens qui sont infectés, mais deux macaques du Tibet, seulement deux...

– Et s'ils te mordent ?

– Ils sont en cage et je ne m'en approche pas.

Elizabeth se garda bien de lui dire qu'en réalité son trajet pour se rendre dans le parc passait précisément devant ces deux énormes mâles et que ceux-ci, non contents de jouer à effrayer les humains en se jetant soudainement contre les barreaux pour découvrir leurs énormes canines, avaient aussi pour habitude de pisser copieusement à l'extérieur de leur cage. Plus d'une fois, Elizabeth avait dû faire un bond pour échapper au jet d'urine potentiellement porteur du virus. Mais ça, Bertille ne le saurait jamais.

– Tu sais, tantine, avant, ils étaient dans un parc et c'était bien pire ! Mets-toi un peu à la place des soigneurs quand ils se retrouvaient face à deux bestioles grises bien musclées qui s'amusaient à les

encercler. Ils devaient y aller à plusieurs et armés de bâtons !

L'adolescente conclut sa phrase par un sourire sardonique.

– Mais tais-toi donc ! fit sa tante en frissonnant, horrifiée.

Elizabeth s'amusait toujours de voir celle qu'elle surnommait « *panicwoman* » prendre ses airs de chouette effarouchée. Mais malgré son inquiétude pathologique, elle lui portait beaucoup d'affection. Elle lui était également reconnaissante d'avoir pris soin d'elle après de la disparition de son père.

Bertille Tortossa avait un look hors du temps qui seyait bien à ses fonctions de bibliothécaire. Elle n'était pourtant pas si vieille : quarante-huit ans pour être précis, mais on lui donnait souvent plus en raison de son style un peu désuet et de ses cheveux gris qu'elle ne teignait jamais. Elle affectionnait les jupes très longues, les chemisiers à manches bouffantes et les imprimés fleuris ou très colorés qu'elle mêlait dans des tenues qui évoquaient tout à la fois le début du xx^e siècle, la période hippie et les vieilles dames anglaises. Elle attachait toujours ses cheveux longs en un chignon haut perché d'où s'échappaient quelques mèches folles. Son visage aux yeux très clairs et aux sourcils broussailleux n'était jamais maquillé. Elle portait invariablement les mêmes boucles d'oreilles, des camées, peut-être le cadeau d'un amour de jeunesse, mais ça, sa nièce l'ignorait : elle l'avait toujours connue célibataire. Bertille

était très mince, pour ne pas dire maigre, ce qui semblait parfois surprenant au vu de ses formidables talents culinaires. Elle confectionnait beaucoup de pâtisseries très riches, *millionaire's short breads* et autres *carrot cakes*, qu'elle proposait à l'heure du thé. Elle avait en effet conservé certaines habitudes britanniques acquises lors d'une dizaine d'années passées à Brighton.

Son intérieur était à son image : petit, coloré, hétéroclite, rempli de meubles anciens, de lourds rideaux, de tentures, de coussins et, avant tout, d'étagères couvertes de livres jusqu'au plafond. Aux murs, des affiches de cinéma des années 1970 côtoyaient les œuvres d'un peintre mexicain de ses amis, des masques africains et d'authentiques marionnettes tchèques dont elle possédait une très belle collection. Tout cet univers plaisait beaucoup à Elizabeth quand elle était enfant, et c'est la raison pour laquelle elle avait demandé à emménager chez elle lorsqu'elle s'était retrouvée seule.

– Tu veux un thé ?

– Il y a du goûter ? demanda Elizabeth, l'air réjoui.

– Disons que je viens de tester une nouvelle recette de gâteau au café et aux noix.

– Ouais ! Super ! Il faut juste que j'aille voir Konrad. Il est sorti aujourd'hui ?

– Non, la lucarne était fermée, mais je l'ai entendu s'agiter tout à l'heure.

– Tu peux préparer le thé, j'arrive !

Elizabeth se dirigea vers le grenier auquel on

accédait par une trappe. Quand elle se hissa à l'intérieur, un oiseau vint à sa rencontre en sautillant. Konrad était un magnifique choucas des tours, au plumage brillant et aux yeux gris clair.

- Eh bé, mon zoziau, tu t'ennuyais tout seul là-haut? Tu veux aller faire un tour? Viens dire bonjour à tantine et, après, je te lâche dans le jardin!

Le volatile vint immédiatement se poser sur son épaule. Quand sa tante la vit arriver dans le salon, elle se mit à pousser des cris d'orfraie en se tenant la tête à deux mains.

- Attention! Ne l'emmène pas ici, il va encore faire des dégâts!

- Meuh non, répliqua Elizabeth en frottant affectueusement sa joue contre le front bombé orné d'une tache noire de l'oiseau. Il est sage comme une image!

Comme pour la contredire, l'oiseau quitta immédiatement son perchoir pour aller se poster sur un guéridon. Inclinant la tête vers le mur, il donna quelques coups de bec sur le montant de la fenêtre avant d'attraper un coin de papier peint sur lequel il se mit à tirer furieusement, en déchirant une partie.

- Arrête, Konrad! ordonna Elizabeth en rigolant. Tu ne vas rien trouver à bouffer là-dessous! Il a le don pour repérer les petits bouts qui se décollent, ajouta-t-elle en se tournant vers sa tante.

Celle-ci avait le chignon encore plus échevelé que d'habitude et l'air complètement déconfité. Elizabeth jugea plus sage d'arrêter de plaisanter



et sortit rapidement de la pièce, le choucas à ses trousses. Dès qu'ils furent dehors, il exécuta quelques acrobaties en vol. La jeune fille s'assit sur un petit banc afin de le surveiller tout en profitant du jardin. Elle aimait beaucoup ses arbres aux branches lourdes, ses buissons mal taillés, ses herbes folles. En cette saison, les feuilles commençaient à jaunir et à tomber, mais au printemps, le jardin se remplissait de fleurs qui poussaient où bon leur semblait. L'ensemble donnait l'impression d'un joyeux désordre où elle se sentait à sa place. Elle soupira. Dans quelques jours, il lui faudrait retourner au lycée. Elle n'en avait aucune envie.

Konrad s'était installé dans un arbre. La lumière faisait miroiter les reflets argentés sur son cou, là où son plumage était le plus clair. Elle avait toujours eu beaucoup d'affection pour cet oiseau. Quand elle l'avait rencontré, elle n'était qu'une enfant et lui n'était qu'un œuf. Un bel œuf bleu et tacheté qu'elle avait découvert par hasard en farfouillant dans le grenier. Sans doute la mère avait-elle fui le nid en l'entendant faire du bruit. Toujours est-il que la petite Elizabeth, six ans, s'était retrouvée nez à nez avec un œuf en train d'éclore : Konrad était « né » sous ses yeux. Elle se souviendrait toujours de ce moment. Émerveillée, elle l'avait pris dans ses mains pour le montrer à

son père. Celui-ci avait rapidement réussi à identifier l'oiseau et lui avait dit gravement :

- Il est sous ta responsabilité maintenant. Il va falloir que tu prennes bien soin de lui, parce que, toute sa vie, il croira que tu es sa mère... Tu connais l'histoire des oies de Lorenz ?

Elizabeth avait répondu par la négative, attendant la suite avec impatience. Elle était friande des anecdotes racontées par son père. Il l'avait fait asseoir à ses côtés et lui avait relaté la découverte faite par ce célèbre biologiste autrichien, l'un des premiers à avoir étudié de manière scientifique le comportement animal.

- Le professeur Lorenz a prouvé que les oisons s'attachent au premier objet mobile qu'ils voient à leur naissance. En temps normal, c'est une oie, mais si on la remplace par un humain, c'est lui qu'ils vont ensuite suivre partout. Il a même fait l'expérience avec un ballon coloré, et ça marche pareil !

Elizabeth avait beaucoup ri en imaginant les poussins en train de suivre amoureusement un ballon jaune. Son père lui avait expliqué que ce phénomène, appelé « empreinte », existait aussi chez les choucas et que, pour cette raison, elle serait comme une mère pour la frêle créature qu'elle tenait dans ses mains. Tout naturellement, elle avait souhaité baptiser l'oiseau Konrad, du prénom de ce savant qui se promenait régulièrement accompagné d'un troupeau d'oies cendrées.

Les premiers temps, son père l'avait aidée à

nourrir l'oisillon à la seringue. Puis, quand il était devenu évident que sa survie n'était plus menacée, il l'avait laissée s'en occuper toute seule. La fillette avait grandi avec l'oiseau, qui était devenu son inséparable compagnon. Quand elle avait emménagé chez Bertille, celle-ci avait dû accepter de mauvaise grâce l'installation du volatile dans son grenier.

Laissant ledit Konrad vaquer à ses occupations aériennes, Elizabeth alla rejoindre sa tante. Celle-ci avait mis le couvert sous la véranda qui regorgeait de plantes en tous genres. À côté du service à thé en porcelaine, un énorme gâteau entrecoupé d'épais couches de crème lui faisait de l'œil. Tout en décidant qu'elle n'avalerait qu'un bol de soupe au dîner, elle s'installa et se servit une énorme part.

– Mmmm, c'est un régal !

– Ah ? Euh, tant mieux, répondit sa tante d'un air distrait.

– Quelque chose ne va pas ?

– Non, rien.

Bertille mâchonnait distraitement sa cuillère.

– Tu n'as pas peur qu'il attrape la grippe aviaire ? finit-elle par demander.

– Mais non, tantine ! s'exclama Elizabeth en reposant son assiette. Et puis c'est un oiseau, il a beau être domestiqué, il faut bien qu'il vole !

– N'empêche que j'ai regardé sur Internet, il y a des cas en Asie.

– Oui, en Asie, c'est loin d'ici...



- Oui, mais il y a des oiseaux qui peuvent parcourir des milliers de kilomètres...

- Calme-toi, soupira Elizabeth. Si j'entends dire que ça se propage, promis, j'arrêterai de le laisser sortir.

Bertille se renfrogna à l'idée d'avoir fâché sa nièce.

- Je ne dis pas ça pour t'embêter, c'est juste que je m'inquiète pour toi, tu es sous ma responsabilité.

- Je sais bien, tantine, je sais bien.

Elles terminèrent leur goûter en silence, mais l'adolescente n'avait plus très faim.